

**Robert Silhol**

*ANGST, suite.*

Il n'était pas erroné de penser---lors des premières séances de travail sur le texte de Freud---que les sections V, VI et VII d'*Inhibition, symptôme et angoisse* ne faisaient pas véritablement avancer notre recherche relative au concept d'angoisse. A ce point cependant, dans l'après-coup dirons-nous, il semble bien, si nous voulons parvenir jusqu'aux racines de cette angoisse, qu'il nous faille suspendre un instant notre quête pour « écouter » une nouvelle fois le discours en question. Il n'est pas inutile en effet d'examiner au plus près la démarche de Freud dans son mouvement somme toute hésitant pour tenter de comprendre ce qui a pu en freiner l'avancée. Il ne s'agit finalement de rien d'autre que d'une tentative pour aller à l'essentiel d'un travail de pensée en marche qui avance en terre inconnue face à des difficultés presque insurmontables.

Que son travail fut difficile, Freud est le premier à le reconnaître; la réflexion sur la phobie, nous confie-t-il à l'entrée de sa Section V, n'était pas une bonne piste ; elle ne faisait nullement avancer le débat :

Nous voulions étudier la formation des symptômes et le combat du moi contre le symptôme mais nous n'avons manifestement pas eu la main heureuse en choisissant la phobie. ( 228)

Car il se trouve en effet « une profusion de névroses dans lesquelles ne se montre rien qui soit de l'angoisse ». En fait, ce qu'on peut comprendre aujourd'hui grâce à un examen mot à mot du discours de Freud, c'est qu'il en est encore à s'interroger sur ce qui distingue l'hystérie de conversion de la phobie, alors que nous pourrions déduire de sa démarche plus tard (Lacan) que les deux renvoient à un modèle unique qu'exprime bien le mot de « conversion » et le schéma de cette opération : structure de la métaphore, soient, graphiquement : pulsion/barre/signifiante.

Bref, il cherche. Et cependant il a déjà trouvé ; car, écrit-il, « Les symptômes les plus fréquents de l'hystérie de conversion [...] sont des processus d'investissement [...]. Par l'analyse, on peut apprendre quel cours d'excitation perturbé ils *remplacent*. » (228 ; je souligne). Tout est donc bien vu, et même par moments bien dit, et il ne devrait pas être nécessaire, ou si important ici, de continuer à tenter de distinguer ce qui renvoie à l'hystérie de conversion de ce qui appartient au domaine de la phobie. (1) Dans les deux cas, il y a rencontre de la « barre » puis déplacement, et le recours à un moi jugé plus ou moins actif n'aide pas à grand chose en la matière. C'est que Freud raisonne en termes énergétiques plutôt que sémantiques, linguistiques si on veut. De l'énergie, il y en a, certes, mais elle est sans signification, pour le moment du moins. Quant à la signification, et on peut écrire « signifiante » pour ne pas perdre « signifiant » de vue, oui, elle s'analyse assez facilement dans ce qui vient prendre la place de la pulsion, la remplace; nous sommes là dans la représentation : dans le « refoulement » (229) il y a inhibition—aujourd'hui nous pouvons dire que c'est là un effet de la barre--et tout ceci peut tout à fait s'accompagner d'un « déplacement » (229) dans le corps, sur le corps, même.

Au fond, tout l'embarras que l'on peut éprouver—que j'éprouve—à la lecture de cette page, c'est qu'elle renvoie aux hésitations de son auteur. Le mouvement de représentation dont nous parlons ici, de la pulsion à sa représentation par un désir spécifique, n'a nul besoin de la deuxième topique freudienne pour que nous le comprenions. Cette seconde topique a son utilité, certes, et sans doute davantage en ce qui concerne l'articulation d'un moi et d'un surmoi, mais ici, où le débat porte essentiellement sur la

symbolisation d'un désir, non seulement elle n'aide pas mais empêche même la démonstration d'aboutir.

C'est que Freud, qui a pourtant bien vu le mouvement en question (presque, pourrait-on dire de *Vorstellung* à *Representanz*), en fait une « défense » et que la notion—c'est volontairement que je n'écris pas « concept »--est loin d'être dénuée d'ambiguïté. (2)

Une lecture patiente—le mot-à-mot, encore!--paraît sans doute d'un grand secours ici. On a vu qu'on ne savait « pas dire grand chose » (228) sur les symptômes de l'hystérie, mais que cependant l'analyse devrait pouvoir permettre « d'apprendre quels cours d'excitation perturbé » ils venaient remplacer. C'est déjà beaucoup. Ce qui suit, toutefois, est beaucoup moins clair. Pour moi, même, c'est à partir de là que se complique le raisonnement.

La plupart du temps ce qui se dégage, c'est qu'eux-mêmes y ont part, tout comme si l'énergie totale de celui-ci s'était concentrée sur cet unique morceau. (228-229)

« Eux-mêmes » ce sont les symptômes, c'est-à-dire ce qui est venu prendre la place de cette « douleur [qui] fut présente dans la situation où survint le refoulement », et alors je ne parviens pas à comprendre comment ce qui est venu remplacer, disons *b*, ressemble tant à ce qui a été remplacé, disons *a*, soit une première « douleur ». Reprenons tout le processus calmement : il y a « cours d'excitation », première douleur donc, puis refoulement, soit ce qui interrompt ce qui n'est pas agréable, bon. Mais alors comment le symptôme—cette production qui fait suite au refoulement-- peut-il avoir eu une part dans...la production du symptôme ? Il y a pourtant une réponse : rien de ceci ne se comprend si on ne raisonne pas en termes d'énergie, ce que fait Freud. Bref, ce qui *poussait* tout le mouvement et qui causait de la douleur cède, ou transmet, son énergie, sa force de pulsion, à autre chose. Mais à quoi ?

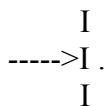
Et c'est là qu'on rencontre la difficulté : si on reste sur le terrain de l'énergie on ne saura pas ce qui est transmis ou plutôt, et c'est essentiel, on ne saura pas de quelle nature est le remplaçant, je veux dire on ne connaîtra pas la *signification* du symptôme, seule chose qui devrait intéresser la psychanalyse puisque comprendre ce qui se passe lors de sa production revient à répondre à la question : mais qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi dois-je souffrir ainsi ? Bref, qu'est-ce que je me fais là, c'est-à-dire, oui : qu'est ce que *je*, le sujet de l'inconscient, fait à *moi*, l'agent de la perception ?

Il semble bien, cependant, que nous puissions réorienter la démonstration freudienne dans ces pages d'*Inhibition, symptôme et angoisse* en restant obstinément fidèle au premier modèle mis en place par Freud dans sa *Traumdeutung* où une pulsion qui se voit perturbée doit se trouver un représentant, réussissant ainsi ce détournement symbolique dont j'ai parlé plus haut. Ce n'est là finalement rien d'autre que revenir aux origines de la découverte qui a fondé la psychanalyse et que le schéma simple auquel j'ai si souvent recours exprime si bien, soit : pulsion/barre/signifiante.

Tout ceci parce que la longue phrase qui trace ensuite le parcours du symptôme n'est plus tout à fait aussi limpide que je le souhaiterais et brouille même les « pistes », ne confortant qu'en partie seulement l'interprétation que je viens de donner. Regardons la de plus près :

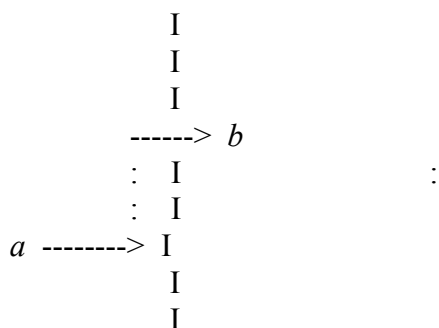
La douleur fut présente dans la situation où survint le refoulement ;  
l'hallucination fut jadis perception, la paralysie motrice est la défense contre  
une action qui, dans cette situation aurait dû être exécutée, mais fut inhibée,  
la contracture est habituellement un déplacement pour une innervation  
musculaire dont on avait jadis eu l'intention à un autre endroit,  
l'accès convulsif est l'expression d'une irruption d'affect qui est soustraite  
au contrôle normal du moi. (229)

Que la souffrance déclenche le refoulement-- « *la douleur fut présente* »--, ce n'est certainement pas faux, mais dans les faits, ce qui s'est passé paraît toutefois plus complexe, ne serait-ce qu'au plan de la chronologie. (3) Démultiplions le processus. Précédant cette première souffrance, il y eut rejet, c'est cela qui « survint » d'abord, cause première : ce n'est pas la douleur qui est à l'origine du refoulement mais cette perte fondamentale qu'est la naissance, bref la rencontre avec la « barre » :



Au mieux peut-on dire que barre et douleur, perte et souffrance, ne font d'abord qu'un ; mais ce qui reste premier, la cause, ce qui déclencha tout le processus, ce fut bien notre première perte, ou le fait de notre incomplétude si on veut. Aussi pouvons-nous parler, je pense, d'un refoulement originaire, soit ce qui fonde le concept d'inconscient. C'est bien là notre drame, comme peut l'exprimer la constatation simple qu'un sujet ne sera jamais un objet (à moins d'un désordre grave).

Au reste, Freud a bien dû avoir l'intuition vague que sa chronologie n'était pas tout à fait satisfaisante puisqu'il a ajouté cette remarque où la « *perception* » précède « *l'hallucination* », ce qui est bien conforme à l'ordre d'entrée en scène dont je parle, la pulsion n'étant que réponse à la coupure originale avec quoi tout a commencé. (4) Mais peut-on alors simplement parler d'« inhibition » ? De *Hemmung*, le dictionnaire donne comme première définition « arrêt », viennent ensuite : rétention, ralentissement, freinage, inhibition, etc., et le verbe *hemmen* correspond bien à « arrêter, retenir ». Avons-nous mieux qu'« Inhibition » à proposer ? J'avoue ne rien voir de préférable, et après tout, les traducteurs de l'allemand au français et à l'anglais se sont montrés tout à fait fidèles à Freud, puisque—signe des temps--sa conception du refoulement n'est pas sans porter quelques traces d'un certain sens moral, voire encore un peu religieux (je pense à la culpabilité, et même au péché). Finalement, nous n'avons pas quitté le débat sur l'angoisse...Acceptons donc « inhibition », mais souvenons-nous alors que plus que d'un mouvement de retrait de la part d'un « moi » qui aurait conservé quelque pouvoir de contrôle sur nos pulsions, il s'agit quand même ici de ce qui se passe en nous inconsciemment. Aussi, dire qu'un agent comme le moi de la seconde topique peut *exercer* quelque *contrôle* que ce soit, implique une prise de conscience de la part de cet agent aussi légère soit-elle, et cela entre en contradiction flagrante avec la radicalité du concept d'inconscient tel que Freud l'a tout de même pensé. Car si « la contraction est habituellement un *déplacement* », et je souligne ce dernier terme que je trouve si important, et juste, c'est bien pour répondre au refus de la barre de laisser passer la pulsion telle quelle ! Et j'ai bien écrit « de laisser passer la pulsion » !



On commence à connaître le schéma ! Je le répète, il y aura bien passage, hallucinatoire, déviation, mais seulement après cette transformation, ce que j'appelle le trajet de la pulsion au désir. De telle sorte que nous pourrions parfaitement comprendre que « l'accès convulsif » (manifestation sur le corps, nous parlons du symptôme) puisse être défini comme « l'expression d'une irruption d'affect » soit de ce qui put être ressenti devant cette fermeture, perte, rejet dont je viens de parler, et si « expression » est tout à fait le

terme qui convient--puisque nous sommes dans la représentation--, rien ne permet par contre de faire entrer en scène un moi qui aurait la possibilité « normale » de contrôler le processus. Ce recours n'explique rien, sinon que ce qui est inconscient peut parfois ne l'être pas tout à fait ! Comme si la simple volonté y pouvait quelque chose. L'accès convulsif, c'est *b*, et c'est ce qui exprime la souffrance éprouvée en *a*, bon, mais il faudra trouver « autre chose » pour dire de quoi fut faite la déviation symbolique ( le symptôme), cette opération de substitution que Freud a si bien décrite par ailleurs. (5) Car si l'accès convulsif est bien ce *b* dont je parle, et ce peut être aussi une grande souffrance, nous ne devons pas le confondre avec cette première souffrance du début, cause de tout nos malheurs d'humains.

Finalement, de même qu'il y a deux souffrances, la Loi se manifeste à nous en deux temps, elle a deux aspects ou même il y en a deux : Loi I (dite « loi du père » par Lacan, c'est ma lecture) et Loi II, qui vient donner au désir inconscient de chacun et de chacune sa coloration particulière. Dans le texte que nous lisons il n'y a encore qu'un temps, qu'une loi, qu'une douleur, alors que Freud nous a pourtant si bien appris que le désir inconscient était le résultat d'un déplacement, « parole », signifiant, un déplacement qui consiste en la substitution d'un représentant de la pulsion à la pulsion elle-même. Parlant des symptômes dont « on ne peut pas dire grand chose », Freud ajoute tout de même bien que « Par l'analyse, on peut apprendre quel cours d'excitation perturbé ils remplacent » (228) et nous avons bien là le *perturbateur*, soit la « barre », face à une excitation que je lis comme la *pulsion originelle*, le *a* de notre petit schéma, envie de vivre, force vive qui voudrait bien reconquérir ce qu'elle a perdu, bref *libido*. (6) S'il y a eu confusion, si dans ce texte Freud n'a vu qu'une seule souffrance où il y en a deux (plus exactement où existe la possibilité d'une seconde souffrance), c'est, je l'ai déjà pointé, qu'il raisonne en termes d'énergie, comme s'il s'agissait seulement de rendre compte des forces qui impulsent tout le processus de substitution. Il le dit du reste à peu près :

La plupart du temps ce qui se dégage, c'est qu'eux-mêmes [les symptômes] y ont part, tout comme si l'énergie totale de celui-ci [le cours d'excitation perturbé] s'était concentrée sur cet unique morceau. » (228-9)

On aura bien sûr remarqué « énergie totale », mais l'« unique » d'un peu plus bas mérite aussi notre attention, comme si, peut-être, une seule loi était en jeu dans le processus. La phrase rend bien compte d'une circulation d'énergie qui peut être considérée comme un flux unique—ce qui n'est pas faux--, force de la libido, mais elle fait l'impasse sur le résultat de l'opération, déplacement au contenu commandé par la loi numéro deux, transformation, pour moi, de cette libido en un désir particulier. En un mot, le symptôme doit être considéré comme un effet et non comme une cause ; il n'a naturellement aucune part dans la mise en route de la pulsion ou du désir, c'est un moyen de signifier, une « cible » sur quoi, oui, l'énergie en question s'est « concentrée », et on comprend que Freud parle de « signal ».

C'est parce qu'entre pulsion et symptôme (7) il y a ce fameux déplacement, substitution mise en place par Freud, qu'on ne peut plus placer nos espoirs en une intervention d'un moi combattant qui viendrait nous défendre (« processus de défense») et combattre pour nous les incursions de ce pouvoir mystérieux qui cause notre souffrance. Freud n'est pas d'ailleurs sans hésiter:

Concernant aussi le combat du moi contre le symptôme une fois formé, il y a peu à remarquer dans l'hystérie de conversion. (229)

Pour nous, presque cent ans plus tard, et grâce à Lacan, nous pensons qu'il est inefficace de recourir à une instance comme le moi qui défendrait ou même combattrait ce qui nous fait souffrir, ne serait-ce que parce que cette instance qui est encore présentée par Freud comme l'agent qui prendrait « des mesures de précaution pour contrecarrer l'éveil du symptôme » (229) ne se trouve pas sur le bon terrain ; elle n'a aucune possibilité de choisir le bon champ de bataille.

Mon insistance dans cette parenthèse sur le Moi de la seconde topique est-elle exagérée, voire inutile

(« On sait tout cela ! »)? Elle est toute pédagogique, j'espère, et vise simplement à souligner la radicalité de la séparation entre ce qui est conscient (Cs) et ce qui ne l'est pas (Ics). On jugera, mais, « comme disait l'Autre », on n'est jamais trop prudent, d'autant que mon Autre ne dirait jamais cela mais plutôt le contraire ! Pour me berner et rester aux commandes. Bon. Nous en reparlerons plus tard.

Et en attendant reprenons le cours de notre réflexion sur conscient et inconscient. Cela fait au reste partie de la même recherche que celle qui concerne la nature du Surmoi et par conséquent de l'angoisse. Et si je souhaite à présent pénétrer dans la complexité des processus de pensée, il importe de nuancer la représentation que je viens de donner de la barre. Car radicalité ou pas, une chose est certaine et c'est qu'entre Cs et Ics quelque chose se passe, ou plutôt, quelque chose passe, quelque chose circule. C'est là tout le paradoxe et, partant, toute la difficulté de la pensée psychanalytique, et c'est aussi tout le sens profond de la découverte freudienne, puisque c'est Freud qui a compris qu'entre les deux instances ci-dessus il y avait communication. Ce n'est pas une communication simple ou en ligne directe, et elle ne se donne pas comme telle, il est vrai, mais entre ces deux registres, par le jeu d'une représentation voilée, l'énergie dont Freud a parlé *porte une indication tout en la masquant*.

C'est là le paradoxe dont je parle, et il nous faudra par conséquent ajouter que « *c'est* inconscient mais que quand même *ça* se signifie » : la barre a beau être toujours plus solide qu'on n'est prêt à le reconnaître, elle laisse tout de même passer de l'information et, par exemple, elle serait poreuse. La première découverte de Freud, c'est cela : ce désir qui ne m'est pas connu et cependant se manifeste ! Cela, nous l'avons tous appris, et aujourd'hui c'est une évidence, mais parce que tout ce mouvement a lieu hors de la conscience, l'accepter ne va pas de soi. C'est bien pourquoi se mettre à parler du Moi—dont on n'est jamais sûr du registre auquel il appartient, conscient ou inconscient--, alors qu'il s'agit de comprendre tout à fait la formule pulsion/barre/signifiante (le désir d'un Sujet et son effet) complique tout pour rien et vient brouiller les cartes ; à ce point de notre étude d'un modèle qui part de la division Cs/Ics et du désir comme représentation, il n'y a pas de place pour un tel Moi. (8) Le Moi fera partie d'une autre schéma ou plutôt interviendra lors d'une seconde phase, dans un deuxième temps ou au deuxième étage comme on veut, après que la pulsion, transformée, portée par un substitut, désir propre à chaque sujet, aura trouvé un porte de sortie, un interstice par où se manifester : symptôme, signifiant, parole. Le fameux « *wer es war, soll ich werden* » de Freud a toujours cours, il trace même le chemin que doit suivre la démarche psychanalytique—sans doute aujourd'hui en y ajoutant un travail sur le désir particulier de chaque sujet--, mais, au moins, nous sommes prévenus du risque que nous courons à croire trop vite ce que l'instance consciente en nous nous raconte. Aujourd'hui, ce qui importe, c'est l'écoute patiente et toujours critique de ce qui se passe lors de la signifiante (Lacan), soit l'analyse de nos signifiants : rêves, lapsus, actes manqués et, au fond, toutes nos conduites dans ce qu'elles ont de symbolique. Et dans cette entreprise difficile, le bénéfice que nous pourrions tirer d'*Au-delà du principe de plaisir* et du concept lacanien de « jouissance » ne seront pas de trop. A ce prix, nous aurons fait un pas de plus. Naturellement, tout ceci ne pourra se faire que dans l'après-coup, on le sait, et nous serons dans l'asymptotique aussi, prêts à faire le deuil de l'absolu par exemple, mais, au moins, notre nouvelle connaissance—réelle, pas seulement théorique, je veux dire qui aura une incidence sur notre vie concrète--, toute relative qu'elle puisse être, sera bien la vérification d'une avancée certaine.

On aura donc compris que j'ai mis le moi de côté afin de parvenir à savoir ce qui se passait entre le déploiement de l'énergie de la pulsion et le « choix » d'un signifiant, c'est-à-dire à connaître mon désir inconscient et par exemple la signification des situations de transferts où il arrive que je me trouve. Ce n'est pas toutefois ce que fait du Moi la Section V du texte de Freud et c'est pourquoi nous devons continuer à y regarder de près. Cela aura au moins l'avantage de placer l'angoisse et le Surmoi au centre du débat.

Et ce que nous pouvons remarquer d'entrée c'est que Freud abandonne le terrain de ce qu'il a appelé « hystérie de conversion » parce que trop *opaque* ; quittant « bien vite ce domaine infertile » (229), il se tourne vers la névrose de contrainte. Les choses, pourtant, n'en deviennent pas plus claires. Qu'on en

juge :

Dans des cas extrêmes, le malade aboutit à ce résultat que la plupart de ses symptômes, en plus de leur signification originelle, ont acquis celle d'un opposé direct, un témoignage de la puissance de l'ambivalence qui, nous ne savons pas pourquoi, joue un si grand rôle dans la névrose de contrainte. » (230)

L'attente, pourtant, était bien d'en « apprendre davantage sur la formation de symptôme ». (229) Sans doute Freud ne regardait-il pas suffisamment dans la bonne direction. Plus qu'aux conditions de production du symptôme, plus qu'à sa « signification », ce qu'il décrit ce sont les effets, le symptôme lui-même--et cela avec beaucoup de précision--, sa complexité et sa nature pour le moment contradictoire :

Ce sont bien des interdictions, des mesures de précaution, des pénitences, ce qui est donc sa nature négative, ou bien au contraire des satisfactions substitutives, très souvent sous un déguisement symbolique. (229-230)

Tout est juste dans cette description, et c'est déjà remarquable, mais l'« ambivalence » n'est pas expliquée et rien n'est avancé sur les causes du processus. Ce serait pourtant la bonne question. C'est que la recherche est difficile, et tellement ardue que si Freud propose plusieurs hypothèses, chaque fois il insiste sur leur fragilité.

La névrose de contrainte est assurément l'objet le plus intéressant et le plus gratifiant de l'investigation analytique, mais en tant que problème elle ne s'est toujours pas rendue à la contrainte. (230)

La fameux Moi est toujours là, aux multiples aspects ou fonctions, et c'est sans doute pourquoi la recherche marque quelque peu le pas. Seul bénéfice de l'opération, un des aspects de ce Moi est cependant clairement établi : « Dans cette opération se montre le penchant à la synthèse que nous avons reconnu au moi. » (230). Ce « penchant du moi à la synthèse » apparaîtra de nouveau dans la conclusion de la Section V, mais l'essentiel de la remarque est que le problème posé par ce « penchant » n'a pu encore être maîtrisé, c'est-à-dire qu'il y a encore de la résistance : « [...] *aber noch immer als Problem unbezwungen*. ». Il semble bien que la constitution d'une représentation satisfaisante de l'appareil psychique ne soit momentanément en panne.

C'est par un recours au complexe d'Oedipe que, dans la démarche suivante, il va tout de même être proposé un début de réponse au problème posé par l'action spécifique des différents facteurs dans la production des symptômes :

La situation de départ de la névrose de contrainte n'est sans doute pas autre que celle de l'hystérie, la défense nécessaire contre les revendications libidinales du complexe d'Oedipe. (230)

C'est un retour aux origines, et il est vrai que nous ne comprendrons rien à ces pages (229-235) si nous ne prenons conscience que Freud parle ici de sexualité et de la culpabilité qui y est liée (chez l'enfant, au moins, peut-être à une époque maintenant quelque peu distante de la nôtre, sur ce point on décidera). Sur cette scène, Freud continue à concevoir un Moi qui n'est pas seulement le lieu des perceptions—ce qui inclut le Stade du Miroir, il ne faut pas l'oublier, et donc la constitution d'une image de soi--, mais l'agent d'une répression « dans le combat défensif contre la revendication de la libido » (231). Ce Moi—il s'agit d'un concept--dirige en effet ses « efforts de défense » (231) contre l'organisation génitale et devient l'acolyte d'un Surmoi « sévère » et « inexorable » (232). Véritable exécuteur de la sentence énoncée par ce juge « castrateur » (9) qu'est le Surmoi, il ne peut être mis en place que parce qu'existe une « barre » entre Cs et Ics qui ne peut être franchie—sinon hallucinatoirement--et participe par conséquent aussi de ce

pouvoir de séparation et de perte. Sur cette scène à trois, sujet, objet, interdicteur/trice, ce Moi est rangé par Freud du côté de l'interdiction ; en dépit de son ambiguïté, le mot « défense », *Abfuhr*, (10) est suffisamment explicite. Contradiction majeure, cependant, cette fonction de l'instance en question, ce Moi finalement tout aussi persécuteur que ce que l'on attend du Surmoi, ne correspond plus à *première vue* au schéma initial qui a fondé la psychanalyse où il y a du conscient d'un côté et de l'inconscient de l'autre (ou devrais-je dire de l'Autre?). Au reste, et sans aller chercher plus loin, comment cet agent peut-il à la fois être le lieu d'une culpabilité éprouvée, ressentie et l'instrument de la menace ou de la punition ? S'il s'agit du siège de la peur du sujet, de son angoisse, et on voit bien qu'il s'agit là de ce dont le sujet prend tout à fait conscience (bien que les causes lui échappent), comment peut-il être par ailleurs actif dans le refoulement, soit ce qui « défendrait » la personne contre les demandes de la libido, ou même simplement l'écarterait de la tentation ?

A moins, justement, qu'il nous faille aller chercher plus loin ? Parce que justement la contradiction qui est pointée là est bien tout simplement ce en quoi consistent nos névroses, et pas seulement celles des grands malades mais celles de tout le monde, peut-on dire aujourd'hui, un constante chez nous tous. Qu'une instance en moi se soumette si évidemment à « un sur-moi hypersévère », dedans-dehors, en moi et chez l'Autre, qui souffre mais qui « persévère », c'est bien la démonstration qu'existe en l'être humain un « lieu » de nature contradictoire où, à moins d'un difficile travail d'analyse, Cs et Ics demeurent indifférenciés, ce qui est de l'ordre de l'inconscient agissant sur ce qui est conscient sans que la personne y voit goutte. Depuis Freud, le passage de ce qui n'est pas conscient à ce qui l'est est devenu possible, l'opération sera toujours relative--aucune complétude pour nous et par conséquent bien des deuils à faire--, mais on ne peut nier ce progrès de la connaissance. Non que la prudence ne reste de mise, à cause de ce relatif justement, et aussi, quant au but à atteindre, de l'asymptotique. Car ce que nous avons également appris en chemin, c'est que le Sujet n'est plus cartésien et mérite ce trait dont Lacan l'a barré.

Finalement, les embarras de cette Section V que nous venons de relire, les difficultés d'exposition que nous avons pu constater, tous ces doutes et ces contradictions, tout cela témoigne simplement de la difficulté du problème et se révèle de bonne pédagogie. Je n'aurais rien compris, et le résultat paradoxal de la leçon serait qu'il faut se méfier d'un Moi qui sert ainsi tellement bien les fins d'un Surmoi « négatif, défensif, punitif »(230) ? Eh bien oui ! C'est cela qu'il importait de comprendre et d'accepter : la nature de ce lieu psychique où le *je* se persécute et se plaint à la fois.

Nous n'en avons certes pas fini avec l'angoisse et le Surmoi, mais au moins n'avons nous plus guère de doute sur le peu de confiance que nous pouvons accorder au Moi de la deuxième topique.

Un moi restreint à l'extrême, qui en est réduit à chercher ses satisfactions dans les symptômes, voilà le résultat de ce procès qui se rapproche toujours plus de la complète faillite des efforts initiaux. (236)

Ainsi se termine la cinquième partie de l'étude et le constat est sévère : « moi restreint » et « complète faillite » ; quant aux « efforts initiaux », ne nous disent-ils pas qu'on ne peut songer à passer la barre ? Sans doute cette avancée relative nous aidera-t-elle lorsque nous aborderons « le conflit suraigu entre ça et surmoi » que Freud annonce. Pauvre Moi, oui, pauvre de moi !

(à suivre)

## NOTES

1. Une remarque, analysée terme à terme, permet de bien comprendre la nature du débat—du dilemme en vérité--: « Il est très difficile de déceler dans cette variété le facteur qui rend possible de telles différences

et permet pourtant de les expliquer de manière unitaire. ». (229) Les « différences », c'est, je pense, ce que Freud voit encore entre hystérie et phobie, tandis que « la manière unitaire » c'est ce dont il a l'intuition sans pour autant se résoudre encore à le reconnaître : une seule et même structure. Tout ceci n'implique pas, bien sûr, que nous devions mettre hystérie et phobie dans le même sac sans discernement, simplement, la différence n'est pas où ce passage d'*Inhibition, symptôme et angoisse* la voit.

2. Laplanche et Pontalis, dans leur *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris: Presse Universitaire de France, 1967, p.108-112, parlent de « toute la complexité des relations entre la défense et le moi auquel elle est rapportée. » Ils voient le moi comme « cette région de la personnalité, cet 'espace' qui entend être protégé de toute perturbation [...] ». Ils définissent également le moi comme « agent de l'opération défensive. ».

3. Je me suis intéressé à cette « chronologie » dans deux précédents articles : « Relire Freud : L'inconscient », Lisbonne, *Gradiva*, Vol. VIII, N°2, 2005, 153-167 ; et « Freud on 'Repression' and on 'the Unconscious' », ISPA, Lisbon, *Literature and Psychoanalysis*, 70-90.

4. Sans doute un « effort » pour aller vers un quelconque Tout ; on peut aussi dire *libido*.

5 .Cf. : « [...] tout l'oeuvre génial de Freud a consisté à parler en termes conscients de ce qui justement ne l'est pas, à en donner, à un niveau qui soit perceptible par la conscience une représentation cohérente. » (*Gradiva* , Vol. VIII, N° 2, 158.)

( Reste que le concept de moi n'est pas d'une complète inutilité. C'est tout le problème, dans lequel je ne voudrais pas m'embarquer ici, soit celui de la « circulation » d'information entre ce qui est conscient et ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire encore de la rationalité de la psychanalyse puisqu'il ne s'y agit de rien d'autre que d'une prise de conscience de sentiments définis c'est là qu'il importera d'introduire les notions de relativité et d'asymptotique, tout comme non-conscients ; tout en gardant présent à l'esprit que de toute façon la « prise de conscience » ne peut se faire que dans l'après-coup. )

6. On se gardera de confondre ces deux lettres a et b avec le petit *a* de Lacan ; dans mon schéma, ce dernier serait de l'autre côté de la barre et nous parlerait à la fois de ce que le sujet cherche désespérément et sans doute de ce qu'il peut y avoir de personnel dans les modalités de sa quête. Dire que ce « petit *a* » (Lacan) est la cause du désir—ce qui est juste-- implique que c'est à sa recherche que s'emploie le sujet ou même que c'est son absence qui motive la quête.

7. On peut aussi écrire « désir », ou même « résultat, représentation d'un désir », c'est la même chose.

8. N'est-ce pas, au fond, ce que Freud, dans sa recherche, admet presque : «[...] l'accès convulsif est l'expression d'une éruption d'affect qui se soustrait au contrôle normal du moi. » ? (229) C'est bien là reconnaître que le moi ne contrôle pas tout !

Quelques lignes plus bas, d'ailleurs, on lit aussi : « [...] le moi se comporte envers eux [les symptômes permanents déplacés sur la motilité] comme s'il n'était pas impliqué. » (229)

9. On comprendra « castration » comme à « atteinte à l'intégrité de l'individu ». A ce propos, il peut être intéressant de lire ou de relire le début d'un article--environ quatre pages--, écrit par Freud en 1938 et publié à titre posthume, sur le peur de la castration chez un petit garçon et sur le « Clivage du moi dans le processus de



défense », *Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*. On y trouve une intéressante remarque sur le clivage du moi : « Les deux réactions contraires au conflit persistent comme le contre-point d'un clivage dans le moi. L'ensemble du processus nous semble étrange parce que nous acceptons sans discussion l'idée de la nature synthétique du fonctionnement du moi. Mais sur ce point nous faisons tout à fait erreur. »

10. Parmi les sens donnés, je relève : « échec », « défaite », refus », « rebuffade », mais je remarque surtout qu'il y a beaucoup moins d'ambiguïté dans le substantif allemand—pas d'idée de « prendre la défense » ici—et que le verbe, *abführen*, est plus catégorique encore : « emmener », « écarter », « mettre hors de combat », « purger », « évacuer ».